

consolation de leur envoyer une balle en signe d'adieu.

En vain nous battîmes l'estrade dans tous les sens, pour essayer de découvrir les ours.

Ils avaient eu plus peur que nous, et avaient déguerpi.

Toutefois, la réflexion me fit bientôt comprendre que cette stupidité des bêtes les plus féroces est un effet de la providence de Dieu, et qu'elle est la sauvegarde de l'homme. Car enfin, qu'aurions-nous fait si, après avoir blessé un de ces robustes animaux, il se fut jeté sur le bœuf ou sur notre charrette, pour la renverser, et que ses quatre compagnons l'eussent aidé dans cet assaut ?

Alexis s'en alla ramasser son chapeau dans la forêt. Il m'apprit alors que tout en cueillant des fruits sauvages, il avait peu à peu gagné les devants, à travers bois, jusqu'au lieu où, en se relevant, il s'était trouvé tout à coup nez à nez avec les ours jaunes.

Occupés comme lui à pacager parmi les buissons qui produisent l'airelle, ils ne s'étaient aperçus de son arrivée que lorsqu'il en fut à quatre pas.

Fort heureusement pour l'Indien, la surprise de ces carnassiers les empêcha de l'attaquer sur-le-champ.

—A leur vue, me dit-il, je me sentis glacé jusqu'au cœur, où tout mon sang reflua. Je crus que j'allais tomber à la renverse, de saisissement : mon chapeau seul tomba ; et, sans songer à le ramasser, je me sauvai vers toi pour avoir des armes.

Cet événement défraya notre conversation pour toute la soirée.

—Qu'aurait ce été, me disais-je, si au lieu d'Alexis, les ours eussent rencontré les filles du commerçant en fourrures, que nous avions laissées derrière nous, butinant dans les bois !

La traversée de la forêt s'acheva sans encombre. Nous débouchâmes ensuite dans la belle prairie de l'Orignal, qui ressemble à un parc gigantesque, avec ses moelleux tapis de gazon, ses massifs de pin rouge, ses losquets de trembles et de saules au sommet desquels se jouent les derniers rayons empourprés du soleil couchant.

Nous y eûmes un bivouac délicieux et du plus haut pittoresque. Nous nous y endormîmes au concert des coyottes, qui, le lendemain encore, lorsque l'étoile du jour sortit rutilante des ondes émeraude de la prairie, hâtèrent notre réveil en nous régaland de la même musique enragée.

(La fin au prochain numéro)

JEUX DE SALON

LE JEU DES COQUILLES.—On appelle *coquille*, en imprimerie, les erreurs typographiques qui dénaturent l'orthographe ou le sens d'un mot.

Voici comment on joue à ce jeu : Plusieurs personnes se mettent autour d'une table, avec un papier blanc, sur lequel chacune d'elles doit écrire une phrase où se trouve un mot dénature et faisant coquille. Les papiers repliés et mis dans une corbeille, sont pris au hasard par chacun des joueurs, qui doivent, au bras de la coquille, rétablir la phrase telle qu'elle doit être pour être comprise en bon français. Chacun est tenu ensuite de faire tout haut la lecture des deux phrases.

Lorsque nous jouons ce jeu avec ma vieille tante, ils est amusant au possible, tant elle met d'esprit et d'entrain à le diriger. Essayez-le, si vous avez de l'esprit, ce dont je ne doute pas.

CABINET DE LECTURE PAROISSIAL

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs que M. Ernest Mesnard doit donner une soirée de déclamations, le 7 avril prochain, à la salle du Cabinet de Lecture.

M. Mesnard, qui a un beau talent, a déjà été félicité dans les belles déclamations qu'il a données au public ; nous lui souhaitons plein succès comme par le passé.

L'orchestre de l'Harmonie lui prêtera son précieux concours.

VOUS SOUVIENT-IL ?

Vous souvient-il de ces journées
Faites de fleurs et de soleil
Où tout semblait rose ou vermeil
A nos âmes trop fortunées ?....

A travers les sentiers fleuris
Que la brise emplait de mensonges
Nous allions rieurs, épris,
Courant à la suite des songes.

Nous marchions, le front en sueurs,
Le long des flamboyantes grèves
Et nos doigts brisaient moins de fleurs
Que nos cœurs effeuillaient de rêves

Et les oiseaux comme jaloux
Voltigeaient autour de nos têtes
Et l'onde aux sonores glouglous
Semblait se mêler à nos fêtes.

Où tout semblait rose ou vermeil
A nos âmes trop fortunées !
Vous souvient-il du gai soleil
Qui marquait ces heures fanées ?....

Mille refrains dans l'air semés
La chanson des nids en liesse
Les senteurs des bois parfumés
Tout à nos sens versaient l'ivresse !

Pour abriter nos doux secrets
Le buisson nous prêtait ses branches.
Nous nous fêlions sous les cyprès
Un lit de mousse et de pervenches.

Le cœur bondissant et joyeux,
Butinant les mêmes pensées
Nous restions là ravis, fiévreux
Les mains longuement enlacées.

Où donc est-il ce gai soleil
De nos heures enluminées
Qui, d'un reflet rose ou vermeil,
Dorait nos folâtres tournées ?....

Ces félicités des beaux jours,
Ces illusions, cette flamme,
Ces ébats, ces chants, ces amours,
Ont soudain déserté notre âme.

Le passé les a recueillis
Dans son suaire que j'abhorre,
Et cet abîme des oubliis
Ne nous rend pas ce qu'il dévore.

Des bonheurs à jamais détruit
Que le Ciel seul saurait nous rendre,
Dans les plis de nos cœurs meurtris
Que nous est-il resté ? La cendre !....

Il a pâli le gai soleil
Des inoubliables années
Où tout semblait rose ou vermeil
A nos âmes si fortunées !

P. Bleuvier

L'EGLISE PAROISSIALE DES TROIS-RIVIERES

Deux chapelles érigées en 1634, l'une dans le fort du Platon et l'autre sur le fief Pachirini ou terrain des Jésuites, furent les premières églises des Trois-Rivières. En 1664, les habitants construisirent une église paroissiale, en bois, au coin de la rue St-Pierre regardant la basse-ville. Cet édifice fut démoli lorsque l'église de pierre, dont nous reproduisons la figure aujourd'hui, eut été ouverte au culte. C'est en 1714 que les travaux commencèrent. Louis XIV, qui était dans la dernière année de son règne, contribua généreusement aux dépenses. M. Godefroy de Tonnancour fut le citoyen qui donna le plus en cette occasion. Je crois que dès l'automne de 1715 on célébrait la messe dans la nouvelle église.

Il y a donc cent soixante-et-quinze ans que ses murs sont debouts. Tels qu'ils sont bâtis, ils peuvent durer autant que les pyramides des Pharaons. La couverture a été renouvelée plusieurs fois, mais sans changer de forme. Le clocher n'a pas toujours eu l'aspect qu'il présente de nos jours ; je pense que depuis 1806 à peu près, il est tel que nous le voyons. La sacristie occupe l'endroit où était l'église en 1664. Pour d'autres détails voyez mon article dans le dernier numéro de l'*Antiquarian* de Montréal.

Benjamin Sulte

INTÉRIEUR DE L'EGLISE PAROISSIALE DES TROIS-RIVIERES

Nous trouvons dans le dernier numéro du *Canadian Antiquarian* l'article suivant qui semble avoir été écrit pour le MONDE ILLUSTRE, car il nous est arrivé au moment où la photographie de l'église des Trois Rivières était entre les mains de nos graveurs.

L'*Antiquarian* se publie à Montréal, et malheureusement n'a pas toute la circulation qu'il mérite. Voici l'article ; il est de M. Sulte :

J'attire l'attention des antiquaires, des historiens et des artistes en général, sur l'église de la paroisse des Trois-Rivières.

Le corps de l'édifice est en pierre. Vous savez, ces murs de quatre ou cinq pieds d'épaisseur, construits en moellons baignés dans un mortier qui défie les siècles. L'extérieur n'a rien de remarquable ; il date de 1715 et ne paraît pas avoir été modifié. Mais c'est l'intérieur qui est surprenant. D'innombrables sculptures recouvrent la voûte et les murs. La chaire est une merveille, tant par sa forme que par ses ornements. Le maître autel est encadré dans quatre colonnes très hautes qui supportent une floraison de sculptures superbes, formant couronne. Le style Louis XV, ou genre rococo, y brille dans toute la beauté de ses fantaisies. Le banc d'œuvre se présente avec un dossier fouillé admirablement et qui mesure près de vingt pieds de hauteur. Il y a dans les voûtes du chœur, du transept et de la nef, des motifs très élégants.

Ces travaux étaient en activité vers 1740. Les derniers n'ont été faits que vers 1806. Tous sont pour ainsi dire du même ciseau.

Je pense qu'il n'existe rien de semblable en Amérique.

LA RENAISSANCE

Le monde chrétien prenait son essor ; les peuples, fatigués de guerres désastreuses, admiraient et étudiaient avec passion les écrits sublimes des Saints-Pères ; de grandes découvertes allaient changer la face de la terre.

Un vaste horizon de gloire et de paix s'offrait aux regards des nations ; un sentiment d'union fraternelle unissait déjà les peuples européens ; le Pape, considéré comme le chef suprême de la chrétienté, dirigeait les études classiques sacrées vers la source fortifiante et limpide du Vrai et du Beau, lorsqu'arriva de l'Orient une foule de grecs, chassés de leur pays par les Turcs. Ces étrangers, amollis par le luxe et la débauche, et dédaignant cette renaissance dans les études remplirent l'Italie de leurs fausses maximes et de leurs livres obscènes et sensuels.

L'orgueil humain, déjà excité par les découvertes récentes, s'affranchit de religion et de légitimes gouvernements par la lecture de ces livres dangereux, tristes débris d'une antiquité honteuse ! Un amour désordonné s'empara des esprits pour cet idéal de la forme ; les saints du christianisme trouvèrent à peine une place aux côtés de Saturne, de Bacchus et de Mars ; Jésus-Christ devint "le grand Jupiter," et la bienheureuse vierge Marie, "l'impudique Vénus."

Les ténèbres du paganisme envahirent de nouveau la terre, ainsi des nuages menaçants, cachant le fond bleu du ciel, plongent la terre dans une profonde obscurité ; quelques éclairs parfois sillonnent les nues, mais le bruit sinistre des flots tumultueux de la mer en furie, et le sourd grondement du tonnerre glacent d'éffroi le paisible labourer.

La Renaissance de l'antiquité païenne fut une époque déplorable pour les peuples ; de cette littérature ancienne, on adora les dieux de l'Olympe, et de cette confusion funeste de culte et d'idées naquirent des principes dangereux qui donnèrent origine à des sectes impies et à d'affreuses crises sociales. Nous frémissons d'horreur aux récits lamentables des guerres des huguenots, et de la sanglante révolution de 93, produits monstrueux de la Renaissance païenne.

Paul Durand